

1978

## Un Regard en Arrière

Frank Comerford

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

---

### Recommended Citation

Comerford, F. (1978). Un Regard en Arrière. *Cahiers Spiritains*, 6 (6). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol6/iss6/6>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

## **UN REGARD EN ARRIERE. . .** **(Bref aperçu de l'histoire spiritaine** **en Afrique Orientale)**

Les statistiques des décès sont impressionnantes. Je veux parler de celles qui ont trait à notre histoire spiritaine dans ce qu'on appelle encore parfois le « Continent Noir ». A l'aube de l'ère missionnaire moderne, nous avons été les premiers à établir des têtes-de-pont sur la Côte d'Afrique, tant Occidentale qu'Orientale, et à pénétrer à l'intérieur du continent lui-même.

Un cordon littoral s'allongeant sur plus de 5.000 milles, sans limites vers l'intérieur, voilà ce qui fut confié aux fils de Libermann en 1842 quand le Saint-Siège érigea le Vicariat des Deux-Guinées, qui s'étendait du fleuve Sénégal au fleuve Orange. Deux décennies plus tard, sur la Côte Orientale, la Préfecture de Zanzibar – 2.000 milles de côtes du Cap Gardafui, en Somalie, au Cap Delgado, au Mozambique –, furent de même assignées à ces premiers missionnaires des temps modernes.

Mais, en ce temps-là, quelles chances de survie y avait-il pour un Européen avec un climat où il se trouvait exposé aux périls de la fièvre jaune, de la dysenterie, de la bilieuse, du paludisme, de la bilharziose, du choléra, etc., dont les remèdes étaient pratiquement inconnus? Bien peu, certes! Les faits sont effrayants. 347 missionnaires spiritains moururent en Afrique entre 1845 et 1900, à un âge moyen de 34 ans et deux mois. Entre 1890 et 1910, les archives nous apprennent que 114 missionnaires spiritains décédèrent avant d'avoir atteint l'âge de 30 ans, et 81 autres avant celui de 35 ans, ce qui signifie que 195 étaient disparus avant le moment où un missionnaire d'aujourd'hui estimerait avoir tout juste commencé sa tâche. . .

Ce serait dommage, alors que notre ère missionnaire s'achemine régulièrement vers son déclin, avec le développement général des jeunes Eglises, ce serait vraiment dommage d'oublier le véritable héroïsme et le total sacrifice de soi-

même qui marquèrent ces premières décennies. Etre désigné pour les missions d'Afrique, à l'époque où les fils de Libermann se chargèrent des Deux-Guinées et de Zanzibar, équivalait à une sentence de mort, avec peut-être un délai de quelques années, et, aussi bien, à un exil permanent pour la plupart.

Pour nous aujourd'hui, avec nos techniques et nos connaissances médicales, ignorées de nos anciens confrères, il est émouvant de circuler en silence parmi les rangées de croix du cimetière de la mission à Bagamoyo, où tant de jeunes Spiritains moururent dans leurs vingt ou trente ans, et où les Pères Blancs, qui y arrivèrent en 1878 et y séjournèrent pour organiser leur ravitaillement et leurs caravanes vers l'intérieur, durent souvent s'y attarder plus longtemps, sinon pour toujours, avant de pouvoir commencer leurs travaux projetés.

Il est vrai que certains missionnaires, plus robustes, dépassèrent la moyenne normale. Ainsi le P. Etienne Baur qui, avec le P. Horner, inaugura la présence spiritaine à Zanzibar en 1863, puis fonda les premières stations de l'intérieur (Bagamoyo 1868, Monda 1877, Mandra 1881, Morogoro 1882), atteignit l'âge incroyable de 50 années de mission et décéda en 1913, à Zanzibar, là même où il avait débuté. Il était fameux pour ses « médications » et était comme une « pharmacie ambulante » avec ses plantes et autres drogues dont il expérimentait les bons effets sur lui-même et sur les autres.

Le P. Le Roy, explorateur extraordinaire, historien-né et auteur de « best-sellers » avant que ce titre publicitaire ait été créé, passa 11 ans dans le vaste vicariat de Zanzibar avant d'être nommé vicaire apostolique d'un autre vaste territoire, mais sur le côté occidentale, celui du Gabon, héritier des Deux-Guinées (1892-1896). Il fut élu supérieur de sa famille religieuse en 1896 et le resta jusqu'en 1926. Il mourut en 1938, reconnu comme « grand parmi les grands » par l'Eglise et par l'Etat.

Ce serait se vanter, si ce n'était conforme à la réalité, que de dire qu'il n'y a presque aucune mission catholique dans l'immensité de l'Afrique Noire qui ne doive sa fondation, directement ou indirectement, à l'intrépidité et à l'initiative, à la foi et à l'héroïsme de tel ou tel des fils de ce vaillant petit juif converti que nous vénérons sous le nom de François Marie Paul Libermann.

À notre époque de spécialisation croissante – où tant de gens insistent pour se consacrer à un petit coin d'un champ très restreint –, il est sain de reporter notre regard sur la souple universelle et l'étonnante ingéniosité de ces hommes qui étaient littéralement « parati ad omnia », et qu'aucun danger, aucune difficulté ne pouvait arrêter. Ils vivaient la « self-reliance » avant qu'on en ait fait un des slogans d'aujourd'hui. Près de chacune de leurs fondations apparaissaient plantations, jardins et ateliers prouvant ainsi, à la surprise de la communauté chrétienne, la dignité du travail et l'utilité d'activités manuelles de tous genres.

Le langage local n'avait pas de littérature: il fallait le transcrire et le classer, ce qui n'était pas facile. Ces hommes n'y manquèrent pas. Ils devinrent linguistes par nécessité, notant d'une plume patiente les sons qu'ils entendaient. Grammaires et dictionnaires virent le jour, par suite de leur action persévérante, ainsi que bibles et catéchismes.

Sans les études monumentales d'hommes comme le P. Sacleux, dont le catéchisme swahili n'a jamais été surpassé, la liturgie en langue vernaculaire, qui est aujourd'hui une réalité en de nombreuses langues africaines, n'aurait guère été possible.

Aussi cette simple note dans le journal de la mission Saint-Augustin de Nairobi à la date du 28 février 1902, à l'occasion du transfert du P. Hemery à Zanzibar, en dit plus long qu'un simple éloge: « Le P. Hemery a fondé la mission et l'a amenée à un état qui peut se comparer favorablement avec celui d'autres missions dans le vicariat. *Il a aussi codifié la langue kikuyu et sa grammaire, et a traduit le catéchisme en kikuyu* ».

Beaucoup de ces hommes – les Le Roy, les Sacleux et d'autres de leurs distingués confrères du Congo ou de l'Angola... – professèrent leurs études spécialisées: ethnologie, histoire naturelle, linguistique... dans diverses universités d'Europe ou d'Amérique, quand leur état de santé ou leur grand âge les eût contraints à quitter leurs missions.

Il faut se rappeler que, longtemps avant que les puissances coloniales se soient souciées – souvent avec des mobiles peu désintéressés – de l'éducation du « primitif africain », les missionnaires se sont adonnés à cette « bonne œuvre » aussi humanitaire dans ses dimensions que généreuse et apostolique dans son inspiration.

Nous devons beaucoup à ces premiers missionnaires. A notre âge du journalisme instantané, nous leur sommes particulièrement redevables de leur fidélité à tenir le « journal » de leur mission. On y trouve mentionnés avec une fidélité surprenante les « trivia » et les « tremenda ». Il arrive souvent que ce qui apparaissait sans importance sur le moment, devient source d'intérêt, d'amusement ou d'inspiration quand on le relit 50, 70 ou 100 ans plus tard.

Récemment j'ai eu l'occasion de feuilleter les journaux de la mission Saint-Augustin (fondée en 1899) et de celle de la Toussaint de Riara (1902) pour leur 75<sup>ème</sup> anniversaire. Les citations suivantes plairont à ceux qu'intéresse la description ou l'histoire du Kenya en ces temps anciens.

*St. Augustin, 26 juin 1900*: « Nous apprenons que les lions continuent à causer des troubles le long de la voie ferrée, en enlevant les coolies qui y travaillent. Une récompense de 100 l.s. est promise à qui tuera le fameux lion qui sévit entre Kim et Kiu. C'est là que Mr Ryan, le commissaire de police, a trouvé la mort: le terrible carnivore n'a laissé après lui qu'une partie du corps de ce pauvre officier ».

*7 novembre 1900*: « Le jardin continue à fournir des légumes en abondance, grâce aux fortes pluies. Les arbres apportés d'Europe commencent à prendre forme, ainsi que les 100 plants de café de Bura ». (Ceci est la première mention de la culture du café sur les Hauts-Plateaux du Kenya. St.-Augustin est le « home » du café du Kenya, tel que nous le connaissons aujourd'hui, la plus lucrative des exportations du pays quand les prix se maintiennent).

*29 mai 1901*: « Dans la soirée, visite de Kinyanjui, chef des Wakikuyu locaux. Il est entré dans la chapelle et prétend avoir entendu Ngai (Dieu) l'appeler: « Kinyanjui! Kinyanjui! ». Il m'a dit de consulter Ngai demain pour savoir ce qu'il attendait de lui. C'est un nouveau Samuel... avec cette différence notable qu'il a au moins 50 femmes toutes bien vivantes! ».

*9 juin 1902*: « Aujourd'hui grande réunion chez le Vice-Consul. Plusieurs Chefs locaux ont été convoqués. Avec beaucoup de mal et sans obtenir beaucoup de conviction, le Vice-Consul s'est efforcé de prouver que tout le pays kikuyu appartient au Gouvernement. Il fait valoir que le sol est "commonwealth" et que les Africains en sont seulement les occupants. Ainsi, le Chef Kinyanjui n'aurait aucun droit de vendre un ter-

rain non cultivé: l'acquisition d'un tel terrain est l'affaire du Gouvernement seul. Le résultat sera que, dans quelques années, les Kikuyu ne pourront faire paître leurs troupeaux qu'à l'intérieur de leurs cases! tous les pâturages seront "commonwealth" ou même Terres de la Couronne... ». Il est évident que, dans cette affaire, les sympathies des missionnaires vont aux indigènes plutôt qu'aux colons. Ceux-ci «volent le terrain des Africains dans tout le pays kikuyu. Pauvres gens, le pire est encore à venir». (On dirait que les Pères prévoyaient déjà le terrible soulèvement des Mau-Mau en 1952...).

Parfois, affaires et plaisir vont de pair dans la même note. *Avril 1905*: «Nous avons envoyé 3.500 caféiers à Lady Delamere. Le P. Burke a descendu 95 perdrix le même jour!». (Ce P. Burke devait mourir la même année et repose dans le cimetière de St.-Augustin. Il fut le premier Spiritain irlandais à venir en Afrique Orientale. Il figure sur une photographie historique montrant les Pères et les Frères plantant et soignant les premiers caféiers).

*29 juin 1909*: «Les Protestants de diverses dénominations se sont réunis pour discuter de la construction d'un temple commun. Le projet n'a pas été accepté, mais il semble qu'ils se soient mis d'accord pour s'en tenir à deux sacrements: le Baptême et la Cène».

*5 novembre 1909*: «Nous avons envoyé des plants de café au P. Wurtz à Bathurst (Gambie) et nous espérons qu'ils réussiront aussi bien qu'ici».

Et les événements se succèdent, grands ou petits, depuis l'apparition de la comète de Halley jusqu'au procès du Frère Solanus pour avoir heurté un lampadaire avec son attelage de mules...

*1 décembre 1913*: «Messe pour le P. Etienne (Baur, cf, supra). Nombreuse assistance des chrétiens swahilis, qui vénèrent sa mémoire».

Le journal contient aussi un bon nombre de références liturgiques. Tout n'a pas commencé en ce domaine avec Vatican II... Ainsi, à la mission de la Toussaint, en décembre 1911, une commission est constituée en vue d'une traduction définitive des prières en kikuyu. Durant la Semaine Sainte de 1913, le P. Bugeau est en mesure de lire le récit de la Pas-

sion en cette langue. En mai 1921, première procession de la Fête-Dieu: un reposoir a été dressé sous l'arbre-fétiche «mugomo», alors qu'aparavant le P. Bernhard avait failli recevoir un coup de lance pour en avoir coupé une branche. Et le P. Cayzac commente: «antiquum documentum novo cedat ritui». Le même Père inaugure la bénédiction des petits enfants à la fête des Saints Innocents... En rapportant cette cérémonie, le journal fait remarquer que «toute tradition est le résultat d'une innovation».

Dans les années trente, le journal note prophétiquement: «Parmi les Kikuyu souffle un vent d'évolution qui frise la révolution. Toujours cette question des terres. On prétend que le gouvernement a dû céder devant la ténacité des Kikuyu et faire appel sans succès à la collaboration des protestants; il s'adresserait maintenant aux catholiques. Pas un mot de vrai là-dedans! mais ces idées influencent l'esprit des Kikuyu et ont pour résultat la méfiance envers les missionnaires. Si l'on voit un Père parler à un groupe de chrétiens, les autres les mettent en garde aussitôt "Attention! il est en train de vous manœuvrer pour prendre vos terres et les passer au gouvernement". Que faire, sinon attendre que ce vent de folie tombe de lui-même?...».

Concluons nos citations du journal en jetant un rapide regard sur les principaux événements de notre histoire spiritaine en Afrique Orientale.

En 1860, pour la première fois depuis l'expulsion des Portugais de Zanzibar en 1658, un prêtre catholique, l'abbé Fava, mit le pied sur l'île de la Girofle et de la Traite des esclaves. Il était envoyé, avec deux autres prêtres, six religieuses et un médecin, par l'évêque de la Réunion, sous la juridiction duquel la nouvelle Préfecture resta jusqu'en 1882. Le P. Fava sut gagner les bonnes grâces du Sultan, bien que Zanzibar fût alors sous la domination des Arabes musulmans. Il ne pouvait être question d'apostolat direct et on se contenta d'ouvrir une école et un hôpital.

Mais le P. Fava se rendit bientôt compte que, seule, une congrégation missionnaire pouvait assurer la continuité de l'œuvre commencée. Il fit appel aux Pères du Saint-Esprit et c'est ainsi que, le 6 juin 1863, les Pères Antoine Horner et Etienne Baur, les deux premiers missionnaires spiritains de l'Est-Africain, arrivèrent à Zanzibar.

Pendant bien des années, le zèle des Pères se concentra seulement sur le marché aux esclaves, là où s'élève

aujourd'hui la gracieuse église de l'U.M.C.A. C'est là qu'ils recrutaient les clients de leur école et de leur hôpital, parmi les infortunés – de 50 à 60.000 par an –, que les esclavagistes ramenaient de la région des Grands Lacs. Selon leurs modestes ressources, ils rachetaient pour quelques sous les sujets dont personne ne voulait, et spécialement les jeunes enfants. Pour eux, à partir de 1868, ils élevèrent à Bagamoyo, sur le continent, tout un complexe de bâtiments, où garçons et filles recevaient une formation religieuse et profane et étaient initiés à des activités variées leur permettant de subvenir à leurs besoins présents et futurs. La mission était comme une ruche bourdonnante et réussissait cette « auto-suffisance » dont on parle tant aujourd'hui.

Par ailleurs, Bagamoyo devint le point de départ de toutes les expéditions des explorateurs ou des missionnaires vers l'intérieur. C'est de là que partit Stanley à la recherche de Livingstone et c'est là aussi que les restes mortels de celui-ci furent ramenés quelques années plus tard, avant d'être dirigés vers Londres pour y recevoir une honorable sépulture. C'est là aussi qu'en 1878 les Pères Blancs mirent pour la première fois le pied sur le sol de l'Afrique Orientale: comme nous l'avons dit, plusieurs de leurs jeunes pionniers y dorment de leur dernier sommeil côte à côte avec leurs prédécesseurs spiritains.

Aujourd'hui, Bagamoyo est une mission-fantôme et n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut. Subsistent l'église et la résidence des Pères, avec un musée missionnaire. Nos confrères hollandais n'ont pas laissé dépérir leur héritage.

L'avance spiritaine vers l'intérieur ne tarda guère. La mission de Monda, à plusieurs jours de marche du littoral, fut fondée en 1877. Puis ce furent Manderu (1881), Morogoro (1882), Tunungu (1884) et Ilonga (1885), toutes stations de l'actuel diocèse de Morogoro, où les confrères de notre Province de Hollande maintiennent encore l'historique présence spiritaine.

De là, il n'y avait pas tellement loin pour atteindre Kilema (1890) et Kibosho (1892), les deux premières d'un groupe de missions au pied du mont Kilimanjaro, où une tribu entière, celle des Chagga, devint catholique: leur salutation habituelle est encore: « Loué soit Jésus-Christ! ». De Kilema, la route conduit à Bura (1892) et à Mombasa (1892) nos deux premières stations dans le diocèse de Mombasa. C'est vers cette époque que fut construite la voie ferrée de l'Uganda Railway,



et c'est par le chemin de fer que les premiers spiritains arrivèrent de Mombasa à Nairobi, pour y fonder Saint-Augustin et la Sainte-Famille. Riara fut la première fondation au pays kikuyu proprement dit, en 1902, et fut suivie de Mangu (1906) et de Kabaa (1912). L'espace nous manque pour nous attarder plus longtemps sur les multiples fondations qui suivirent ou sur les incidents pittoresques qui marquèrent souvent leur développement. Leur nom est « légion », tant elles sont nombreuses!...

Après ce bref coup d'œil en arrière sur les grandes artères de notre histoire spiritaine en Afrique Orientale, arrêtons-nous un peu et permettons-nous un moment de modeste et reconnaissante satisfaction, un moment de fierté sans besoin d'excuse, parce que nous pouvons vraiment nous glorifier de notre héritage.

Dans cet héritage, que nous ont laissé des géants de l'apostolat, nous pouvons puiser un courage renouvelé pour faire face à notre engagement missionnaire d'aujourd'hui. Il nous sied d'être modestes, mais pas pusillanimes. Notre engagement ne s'adresse à rien d'autre qu'à la Personne du Christ, qui a dit de lui-même: « Je suis la Vérité... C'est pour cela que je suis né... pour rendre témoignage à la Vérité ».

Ce témoignage sera aussi le nôtre, si nous rendons maintenant un vibrant hommage à la Vérité: c'est pour cela que nous sommes réunis par l'Esprit-Saint en cette Eglise à laquelle nous appartenons par la foi et le baptême. Témoignage à la vérité de notre histoire spiritaine, avec ses traditions de zèle et de piété. Témoignage à la vérité de notre action personnelle qui répudiera tout pessimisme: n'appartenons-nous pas, par définition, à l'Évangile de l'espérance? Témoignage à la vérité de ces jeunes Eglises que nous voyons croître autour de nous, sollicitant notre aide pour revêtir les vérités éternelles du vêtement des cultures passagères. Témoignage à cette vérité que « nous avons travaillé et que d'autres ont bénéficié de nos travaux », avec non moins de générosité. Témoignage enfin qui ne saurait être efficace que si nous sommes « *veritatem facientes... in caritate non ficta... caritate Christi compulsi...* ».

D'après un article du P. Frank Comerford, CSSp. traduit et condensé par le P. Joseph Bouchaud, CSSp.